

COCO, COCO ET TOTO

Texte établi par Libre Théâtre à partir de l'édition Albin Michel, Paris, 1905

(<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k66297d>)

Ensemble de courts textes :

Le Maître de Forges (1 homme, 1 femme)

Les Choux (monologue)

L'Île (1 homme, 1 femme)

Les Locutions complaisantes (1 homme, 1 femme)

Une envie (1 homme, 2 femmes)

L'Amour de la paix (Monologue homme)

Cochon de Coco (1 homme, 1 femme)

Un coup de fusil (1 homme, 1 femme)

Le petit malade (1 homme, 1 femme)

Invite Monsieur à dîner (4 hommes, 1 femme, 1 enfant)

Premier en anglais (2 enfants)

Le nez du général Suif (2 hommes, 1 femme, 1 enfant)

Monsieur Félix (2 hommes, 2 femmes, 1 enfant)

LE MAÎTRE DE FORGES

MONSIEUR,

qui se dispose à faire à madame la lecture du Maître de forges.

Tu y es. Coco ?

MADAME.

Oui, Coco.

MONSIEUR.

Je commence. Nous en étions arrivés au moment où Philippe Derblay se dispose à quitter la chambre nuptiale

Il lit

« Vous venez en un instant de détruire tout mon bonheur, dit Philippe d'une voix émue, et je pleure madame, je pleure !... »

(s'interrompant.)

Mon Dieu que c'est joli, ce *Maître de Forges* et comme c'est humain ! Voilà soixante et onze fois que que je le relis ; n'importe ! c'est toujours avec la même admiration.

(il lit)

« Mais c'est assez de faiblesse, continua Derblay qui se leva et essuya du revers de la main une larme restée au bord de sa paupière. Vous parliez tout à l'heure de me payer votre liberté. Hé bien je vous la donne pour rien !... »

(s'interrompant.)

Ce qui me plaît là-dedans, c'est que c'est bien écrit. Ah ! la forme ! la forme ! il n'y a que ça ! Tu le comprendras quand tu seras plus familiarisée avec la littérature.

(il lit)

« Tout lien... »

(s'interrompant.)

Oh ! et puis tu verras la fin est encore plus chic !...

« Tout lien est rompu entre nous. Adieu, madame, voici votre appartement, voici le mien. A compter d'aujourd'hui, vous n'existez plus pour moi ! »

(s'interrompant.)

Et quand on songe qu'il y a des gens qui n'apprécient pas Georges Ohnet !...Faut-y être bête !

MADAME.

Tu es assommant, tu sais, avec tes interruptions continuelles.

MONSIEUR.

Excuse-moi, ma chère amie. C'est l'enthousiasme qui me les arrache.

(Il lit)

« ...n'existez plus pour moi. Ainsi parla le maître de forges, et, se retournant, il fit voir à Mlle de Beaulieu... »

(Il tourne la page.)

« ...quelque chose d'énorme dont la fière jeune fille resta étonnée et troublée... »

MADAME.

Quoi ? quoi ? qu'est-ce qu'il lui fait voir ? C'est dégoûtant, cette histoire-là !

MONSIEUR.

Ne fais pas attention ; j'avais passé une page.

MADAME.

Mouille donc ton doigt.

MONSIEUR.

Rétablissons.

(Il lit)

« ...et se retournant, il fit voir à Mlle de Beaulieu... plus de dédain hautain que de réel mépris. »

MADAME.

A la bonne heure.

(La lecture continue.)

MONSIEUR,

qui s'interrompt brusquement de nouveau.

Quelle connaissance du cœur humain ! Comme cette Claire de Beaulieu éprouve bien ce que nous éprouverions à sa place ! Et quelle noblesse dans l'expression !... Ah le mot juste ; tout est là !... Et on parle des symbolistes ! Tiens, Coco, veux-tu que je te dise ? ils me font suer, les symbolistes !

(Haussement d'épaules.)

Où en étais-je ? Ah oui !

(Il lit.)

« Le châtiment était terrible mais non disproportionné avec la faute. La jeune femme pu...

(Il tourne la page)

...ait des pieds... »

MADAME.

Comment ! la jeune femme...

MONSIEUR.

Mais dame. Ah pardon chère amie, j'ai encore passé une page.

MADAME,

agacée.

Mouille donc ton doigt!

MONSIEUR.

Rerétablissons...

(Il lit.)

« la jeune femme pu... nie dans ce qu'elle avait de plus sensible : son orgueil... »

MADAME.

A la bonne heure !

(La lecture continue.)

MONSIEUR,

s'interrompant encore.

Fais bien attention, nous voici arrivés au point culminant du récit, et c'est ici que le psychologue se révèle magistralement dans le charmeur.

Ecoute ça :

« Alors je ne sais plus ce qui s'est passé en moi, expliquait Claire à la baronne de Préfond qui l'écoutait avec une attention extrême, je me sentis envahie de sen...

(Il tourne la page.)

...sues ».

MADAME.

De sangsues ? envahie de sangsues ?...

MONSIEUR.

Mon Dieu... Oh ! que je suis bête... j'ai encore passé une page.

(Il lit.)

« de sen...timents » chère amie, de sentiments !...

« Je me sentis envahie de sentiments contraires à ceux qui m'avaient agitée jusqu'alors. »

MADAME.

A la bonne heure. Mouille donc ton doigt.

La lecture s'achève. Minuit sonne. Monsieur renvoie la suite au prochain numéro.

La scène du coucher.

Nuit complète

MONSIEUR,

d'une voix qui se meurt.

Que la peau de ton épaule est douce, chère enfant !

(Long silence.) Puis : ·

MADAME,

que, sans doute, poursuit une idée fixe :

Mouille donc ton doigt.

LES CHOUX

De la pâle ruelle du lit où il s'étirait frileusement en attendant que l'heure sonnât de se lever pour le travail :

- Chou ! cria Monsieur à Madame allongée à son côté, puisque tu as fini de le lire, passe-moi donc *l'Echo de Paris*, que je voie un peu les nouvelles.

- Non ! répondit sèchement Madame. Les choux ne sont pas faits pour passer les journaux. Cette réplique troubla Monsieur qui en médita longuement l'étrangeté inattendue. Madame, immobile, se taisait, ses mains croisées sous la nuque, jetant au reflet d'un miroir qui s'inclinait en l'ombre imprécise de l'alcôve les sombres creux de ses aisselles et la mare d'encre qu'étendaient par le lit ses beaux cheveux éparpillés.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Soudain :

- Chou ! cria de nouveau Monsieur puisque tu es auprès de la table de nuit, passe moi donc mon paquet de tabac que je me fasse une cigarette.

- Non ! répondit encore Madame. Les choux ne sont pas faits pour passer du tabac.

Elle dit et pinça les lèvres, l'œil au plafond où rayonnait en larges plis un ciel-de-lit Pompadour.

- A merveille dit alors Monsieur, une légère humeur dans la voix mais comme je m'embête en ce lit, ne pouvant ni fumer ni lire, je ne m'y attarderai pas une minute de plus. Passe-moi mes chaussettes, chou ; je me lève.

Et il se soulevait sur les paumes, en effet, quand à son étonnement extrême :

- Non répondit Madame une troisième fois. Les choux ne sont pas faits pour passer des chaussettes. Lui, se mit en colère, du coup.

- Ça va durer longtemps ? En voilà une histoire ! A-t-on idée de choux pareils ? Par le diable, il faudrait s'entendre s'ils ne sont faits ni pour passer le tabac, ni pour passer les chaussettes, ni pour passer les journaux, pourquoi donc sont-ils faits, les choux ?

Madame n'eut pas un mouvement.

Simplement, amenant sur Monsieur la dureté de ses yeux bleu-acier où flambaient, sombres, des rancunes :

- Pour qu'à la mode de chez nous, fit-elle d'une voix grave, on les plante !

L'ÎLE

Il est neuf heures du matin. Monsieur et Madame sont couchés, et, adossés dans les oreillers, lisent chacun un journal du jour.

Soudain :

MADAME,
s'interrompant de lire la politique extérieure.
Dis donc, Coco.

MONSIEUR.
Quoi, Coco ?

MADAME
MADAME. Une île britannique, qu'est-ce que c'est ?

MONSIEUR.
Ce que c'est qu'une île britannique ?... (*Didactique :*) On entend par Iles Britanniques la réunion de l'Irlande, de l'Ecosse et de l'Angleterre... Vraiment, Coco, il n'y a que toi pour poser des questions pareilles. Alors, oui, tu croyais qu'on disait une île britannique, comme on dit un roc escarpé ou un vermouth-guignolet ?

MADAME
Ne te paye donc pas mon visage, s'il te plait.

MONSIEUR.
Je te jure...

MADAME
Je la connais. C'est comme la fois où tu m'as dit qu'il y avait des animaux ayant les pattes un peu plus courtes du côté droit que du côté gauche, ce qui leur était très commode pour courir sur les flancs des montagnes. Ça ne prend plus.

MONSIEUR.
Mais...

MADAME
Ça ne prend plus!
Le menteur n'est point écouté
Quand même il dit la vérité.
Attrape, Coco. Ça t'en bouche un coin, ça, mon vieux. (*Ironique.*) Comme ça, tu voudrais me faire accroire que l'Angleterre est une île ?

MONSIEUR.
Bien sûr, l'Angleterre est une île.

MADAME.
Veux-tu te cacher !... Si c'était vrai, y a longtemps que tu me l'aurais dit.

MONSIEUR.
Je te l'aurais dit, si tu me l'avais demandé. Et puis, d'ailleurs, c'est bien simple.
(*Il saute du lit, et, en chemise, va chercher un atlas qu'il apporte grand ouvert.*)
Tiens, entêtée, regarde toi-même.

MADAME,
convaincue.
C'est pourtant vrai !... Eh bien, je ne l'aurais jamais cru.

(Monsieur se recouche et reprend son journal. Madame demeure absorbée dans la contemplation de l'atlas. Un temps. Soudain:)

MADAME.

Dis donc, Coco.

MONSIEUR.

Quoi, Coco ?

MADAME.

Une île, comment ça se fait que ça ne se tire pas des pieds ? Ça devrait se tirer des pieds, pourtant, puisque ça n'est pas attaché.

MONSIEUR,

que commence à gagner l'agacement.

Il y en a des fois qui se les tirent.

MADAME.

Oui ?

MONSIEUR.

Oui, mais il faut beaucoup de vent.

MADAME.

Oh je pense bien que ça ne se tirerait pas, comme un bouchon dans une cuvette, en soufflant dessus avec la bouche. (*Haussement d'épaules :*) T'es bête. Coco !... Et alors, dis, s'il en faisait beaucoup du vent mais beaucoup, ce qui s'appelle beaucoup, enfin quoi, énormément de vent... est-ce qu'elle se tirerait, l'Angleterre ?

MONSIEUR.

L'Angleterre ? Non ! elle est à l'ancre.

MADAME.

A l'ancre !

MONSIEUR.

Oui.

MADAME.

Qu'éque c'est que ça ?

MONSIEUR.

Je vais t'expliquer en deux mots. On appelle ainsi une chose noire, quelquefois rouge, et souvent bleue, qu'on fait descendre au fond de l'eau avec des chaînes de la petite vertu. Ça sert à écrire des lettres et à accrocher les navires. Les enfants s'en mettent aux doigts et les élèves du *Borda* en portent une sur leur casquette.

MADAME,

enthousiasmée.

Il sait tout, ce Coco, il sait tout !...

LES LOCUTIONS COMPLAISANTES

Scène première

La chambre à coucher conjugale. Un fil de jour sous le rideau clos.

MONSIEUR,

qui consulte sa montre.

Oh ! sapristi. Huit heures ! Et Totoche qui m'attend à neuf ! Avec ça qu'elle est femme à me laisser à la porte pour un retard de dix minutes !... Hâtons-nous.

(Coup d'œil sur Madame qui dort à son côté, dans l'épaisseur des oreillers. Charmante. Madame : vingt-cinq ans, brune comme jais. Du nuage léger de la chemisette où serpente un ruban vieil or, jaillissent d'aimables blancheurs.)

Hum !

(Il hésite, se penche, se redresse. Brusquement:)

Mon bon, sois raisonnable. Tu es sur le point de prendre... la parole, ne gaspille pas ton souffle en vains interviews. Ménage ta faible éloquence.

(Il glisse une jambe hors du lit.)

MADAME,

qui s'étire.

Tu te lèves ?

LUI,

à part.

Pincé. *(Haut.)* Tu vois.

ELLE,

languissamment.

Oh ! pas encore, dis !

LUI,

très tendre.

Ne me donne donc pas, mon amour, plus de regrets que je n'en ai déjà ! Si tu crois que je ne sois pas navré ! A-t-elle un bras ! *(Il baise le bras.)* A-t-elle une épaule ! *(Il baise l'épaule.)* A-t-elle un petit signe ! *(Il baise le petit signe. A part.)* Lève-toi, mon garçon. Il n'est que temps.

ELLE.

Reste encore un peu.

LUI,

hésitant.

Un petit peu ?

ELLE

Oui.

LUI,

Eh bien... - Vrai, tu ne peux pas te douter à quel point tu as le réveil ravissant ! Eh bien... - C'est ta bouche, surtout, qui est un rêve ! Eh bien... *(A part.)* Prenons garde ! Méfiance ! Attention à l'extinction de voix.

ELLE.

Eh bien !

LUI.

Eh bien. (*Résolument*) Non! Je ne peux pas ; j'ai un rendez-vous.

ELLE,

câline.

Reste donc, voyons : reste donc ! Il y aurait des raisons...spéciales, pour que tu restes.

LUI,

fougueux.

Ah ! grand Dieu ! s'il y en aurait !... (*Il se penche. Silence. Long baiser. La pendule sonne la demie.*) La demie !!!

(*Il saute du lit.*)

ELLE.

Coco !Coco !

LUI,

qui enfle son pantalon.

Non ! Ne me demande pas l'impossible. (*À part*) Jamais je ne serai à neuf heures chez Totoche. Ça va en être une, de scène !

ELLE.

C'est bien. Tu t'en repentiras.

Lui,

avec une pointe d'impatience.

Eh j'ai mes affaires, que diable ! Tu es étonnante, Coco !

ELLE,

retombant dans l'oreiller.

Laisse faire, je te dis. Tu verras.

Monsieur s'habille en hâte et file.

Scène II

Onze heures du soir. Le boulevard.

LUI,

arpentant le trottoir, une cigarette aux lèvres.

Arrivé ce matin chez Totoche avec un retard de vingt minutes, il est advenu ce que je prévoyais : elle m'a laissé sur le carré. Après avoir carillonné et recarillonneras-tu, feint des hurlements de désespoir et mugit des explications - le tout à travers la porte- je me suis décidé à regagner mon *home*. Ma femme était levée. - Fâcheux.

J'ai passé une journée insupportable : dans l'état d'esprit du monsieur qui, ayant conçu un bon mot, n'en a pas trouvé le placement. Aussi, ne me suis-je pas attardé à mon cercle. Il est onze heures.

Dans dix minutes, Coco sera au dodo. Il n'en sera pas fâché...

Scène III.

Même décor qu'à la scène première, mais vu de nuit. Madame, le coude dans l'oreiller lit un roman de Paul Bourget. L'abat-jour, sur son épaule nue, envoie le reflet rose d'un dessous d'aile d'ara.

LUI,

entrant.

Bonsoir, mon loulou.

ELLE,
sans lever les paupières.
...soir.

LUI.
Hein tu ne diras pas qu'il est tard ?

ELLE.
...on.

LUI,
qui se débotte.
Tu n'as vu personne ?

ELLE.
...sonne.

LUI,
à part.
Elle boude... Chère enfant ! Nous allons y mettre bon ordre. (*Il gagne la ruelle du lit et se glisse sous les couvertures.*) Ah ! qu'on est bien chez soi ! Qu'on est bien auprès de sa petite femme aimée !
(*Silence*).

ELLE,
sursautant.
Ah ! Laisse-moi tranquille !

LUI,
interloqué.
Mais...

ELLE.
Fiche-moi la paix, je te dis.

LUI.
Voyons, tu ne vas pas faire la mauvaise tête, peut-être ?

ELLE.
qui ferme rageusement son livre.
Non, pardon. Ce matin, tu avais tes *affaires*.

LUI.
Oui.

ELLE.
Eh bien moi, ce soir, j'ai mes occupations.
(Elle tourne le bouton de la lampe. Nuit complète)

UNE ENVIE

Scène première

Neuf heures du soir

MONSIEUR.

Chou, le moment est arrivé d'une explication catégorique. Depuis huit jours tu me fais la tête ; je commence à en avoir assez. (*Geste de dénégation de Madame.*) Oh ! inutile de te défendre. En somme, tu es femme. tu es jeune, tu es... eh ! eh ! (*Il regarde d'un œil attendri le peignoir légèrement bombé par devant de Madame*) ... Chère petite !... (*Il lui baise la main.*) Tu as donc tous les droits du monde aux faciles dépités et aux petites mauvaises humeurs des enfants un peu trop gâtés. Je désire toutefois qu'aucun malentendu ne trouble notre bonne entente. Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur, j'ai la certitude de n'avoir rien fait ni dit qui justifie un mécontentement de ta part, et cependant, je te le te répète, tu me fais la tête ! Pourquoi ?

MADAME.

Je ne peux pas te le dire, tu me gronderais.

MONSIEUR.

Je te gronderais ? moi ? au moment où je suis, où je dois être plus que jamais... (Nouveau coup d'œil plein de gratitude sur le peignoir gonflé de Madame)... chère petite ! (*Il lui rebaise la main.*)... le fidèle serviteur de tes volontés, de tes souhaits, de tes moindres caprices ! au moment où me sont doublement chers ta santé, ta tranquillité et ton bien-être je te gronderais ? Vraiment, chou, tu me fais de la peine à me dire de pareilles choses.

MADAME.

après un silence.

Tu veux savoir la vérité ?

MONSIEUR.

Certes, je le veux !

MADAME,

honteuse.

Hé bien... j'ai une envie.

MONSIEUR.

Petite bête ! Et tu ne le dis pas !... Ignores-tu donc, imprudente enfant, quelles peuvent être les conséquences d'une envie contrariée de femme grosse ? que certains êtres portent sur eux, en marques indélébiles, les caractéristiques du caprice maternel non satisfait, depuis l'odieuse tache de vin jusqu'à la modeste framboise qui rougit à la belle saison ? - Tiens, tu connais ma tante Zulma ? Etant enceinte, elle eut une envie de morue. C'était idiot, c'était grotesque, c'était tout ce que tu voudras, mais enfin elle eut cette envie. Hé bien, elle accoucha d'une fille qui...

MADAME.

Qui eut une tête de ... ? Horreur

MONSIEUR.

Non, elle n'en eut pas la tête... elle n'en eut que les sentiments : à dix-huit ans, elle tournait mal !

MADAME.

C'est épouvantable !

MONSIEUR.

C'est pourtant à quoi tu t'exposerais en t'obstinant à garder le silence. Par conséquent, crois-moi, vas-y de ta petite confession, et, quelle que soit ta fantaisie, je prends l'engagement d'y répondre. Affectueusement, mais impérieusement, je te somme de t'expliquer.

MADAME.

Je le vais faire. (Sourire de Monsieur.) Tu sais que c'est bientôt le 14 juillet ? (Approbation muette de Monsieur.) Je voudrais donc... - Tu vas te fâcher.

MONSIEUR.

Je te jure que non !

MADAME,

d'une voix à peine perceptible.

Je voudrais donc qu'à cette occasion... tu fusses ... nommé... officier d'académie.

MONSIEUR,

qui bondit.

Off ! Ouf ! En voilà une envie ! Ah ça, est-ce que tu perds la tête ?

MADAME.

Je le savais bien que tu te fâcherais.

MONSIEUR.

Je ne me fâche pas, mais, vraiment, c'est insensé ! A-t-on idée d'un tel caprice ! Officier d'académie ! Et à quel titre, bon Dieu ? (*A la réflexion.*) Je sais bien que les titres... (*Geste vague.*) Seulement, j'ai beau fouiller et refouiller mon passé, je n'y trouve guère qu'une condamnation à quinze jours d'emprisonnement pour avoir rossé un gardien de la paix, et tout de même, comme titre, c'est trop peu. Ah ! cré nom d'un chien de nom d'un chien ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi Voyons, raisonne-toi. Les palmes !...Mais ils sont douze mille qui les demandent ! Tu n'as donc pas lu les journaux ?

MADAME.

Si.

MONSIEUR.

au désespoir.

Et tu veux !... Réfléchis, je t'en conjure ! Demande-moi tout, excepté ça !

MADAME.

Ce n'est pas de ma faute, que veux-tu ? c'est justement, de ça que j'ai envie.

Silence.

MONSIEUR.

Hé bien, ça va être du propre !...

Scène II

La chambre à coucher.

MADAME.

Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

MONSIEUR.

Douze heures que cela dure !... Douze heures !

LA SAGE-FEMME.

Un peu de courage, ma petite dame, dans une minute ce sera fini.

MADAME.

Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

LA SAGE-FEMME.

Encore un petit effort. Là ! c'est cela ! très bien ! Eh allez donc !... enfin ! nous le tenons, ce gaillard-là. - Monsieur, louez Dieu, vous êtes père !

MONSIEUR,

anxieux.

Qu'est-ce que c'est ?

LA SAGE-FEMME.

Un fils et un beau, je vous en réponds.

MONSIEUR.

Un fils ! J'ai un fils !!!

LA SAGE-FEMME.

Ah ! bon sang !

MONSIEUR.

Qu'y a-t-il ?

LA SAGE-FEMME,

navrée.

Hé ben, en voilà une affaire !... Ah ! Monsieur ! Ah ! Monsieur ! Il a des mains de canard !

MONSIEUR,

qui retombe atterré sur son siège.

Palmé !...

L'AMOUR DE LA PAIX

Le théâtre représente un élégant boudoir de dame. Chaise-longue Pompadour. Rideau de mousseline sur fond cuisse-de-nymphe-émue. Sur la cheminée, de chaque côté d'une petite pendule pur Saxe, deux cornets où se meurent des roses.

Entrée mystérieuse de Monsieur.

MONSIEUR.

Personne ? Allons-y.

(Il va à la pendule, la prend et l'apporte avec lui jusqu'au trou du souffleur.)

Moi, je vais vous dire : je suis le monsieur de la tranquillité chez soi ; l'homme de la paix à tout prix, comment on disait pendant le siège. Ma femme est pleine de qualités, ce qui n'empêche pas d'avoir son petit caractère. De là, les premiers temps de notre ménage, les discussions que je dus clore plus d'une fois à coups de pied dans le... trou làï, trou làï trou la la. Mais l'âge est venu, et, avec lui, la saine horreur de la bataille. Les paladins devenus vieux se faisaient marchands de marrons, c'est connu. Je me fis donc marchands de marrons.

(Il envoie dinguer la pendule contre un des montants de la cheminée où elle se brise en mille pièces.)

au figuré naturellement. Je sais bien que vous allez me dire :

- Et la paix ?

La paix je l'ai tout de même. Je la conquiers à la force de mon ingéniosité naturelle. Ma femme....

(Il s'interrompt.)

Une minute !

(Il va se poster devant les rideaux, le dos tourné au public, dans la posture du Manneken-Pis de Bruxelles. Long silence. Vague murmure de source sous les feuilles... Revenant.)

Je vous demande pardon. - Ma femme donc, s'éveilla dernièrement avec l'idée d'avoir un chien.

Une lubie, quoi une turtutine ! Or, je ne peux pas sentir les cagouinces ; ça pue, ça donne des puces et ça pisse partout. Jadis j'eusse accueilli cette fantaisie avec une bonne paire de claques, étant, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire *(Il enlève sa redingote.)* l'ennemi des vaines discussions. Mais quoi ! *(Il enlève son gilet.)* L'esprit de contradiction est tellement inné chez la femme, que le plaisir de m'embêter *(Il déboutonne ses bretelles.)* eût fait accepter à la mienne des milliers et des millions de gifles, plutôt que d'en avoir le démenti.

Tout en parlant il amis culotte vas et s'est venu accroupir sur la chaise-longue Pompadour. Et ainsi, dans cette position qui n'est même plus équivoque, il poursuit gravement son récit.)

Alors moi malin, qu'ai-je fait ? J'ai eu l'air d'accepter le chien. Seulement, le jour même de son entrée ici, j'achetai une boîte de puces vivantes que je semai sournoisement dans le lit conjugal et jusque dans la nourriture !!! Le lendemain, je me procurai des boules puantes, lesquelles empestèrent l'appartement au point que ce ne fut plus tenable, et je goûtai l'âpre jouissance de voir ma femme, suffoquée, loucher de biais sur son carlin, en faisant de sourdes allusions à l'odeur de ce petit animal. Le troisième jour la bonne acheta un ris de veau. Je le chipai dans le buffet, et le chien reçut une trempe.

(Il se redresse, se reculotte, remet son gilet. puis son habit.)

Ensuite, je cassai la vaisselle. Ce fut le chien qui paya la casse. A cette heure, comme vous avez vu, j'ai mis le comble à ses perfections.

(Coup d'œil satisfait promené autour de soi.)

Ah ! c'est propre, ici ! c'est gentil ! Ma femme va avoir bien de la satisfaction en revenant du Bon Marché. Du reste, je l'entends. Attendez un peu ! nous allons rire.

Entrée de Madame. Stupeur, puis hurlements :

MADAME.

Horreur ! Ma pendule !... mes rideaux !... ma chaise-longue !... Oh ! Mais j'en ai assez, moi de ce sale chien-là.

MONSIEUR,

indulgent.

C'est jeune, que veux-tu !... Ça ne sait pas.

MADAME.

Non !Non ! Il est trop dégoûtant Je vais le donner à une amie !

COCHON DE COCO

Scène première

La chambre à coucher conjugale. Madame se dispose à se mettre au lit.

MADAME.

Minuit et demi ! Et Coco, qui devait être ici à onze heures ! Du reste je m'y attendais ; comme je lui ai dit très bien : « Tu me fais rire avec tes onze heures ; si tu es rentré à minuit, ce sera encore bien joli !... C'est même assez extraordinaire que tu ne puisses aller à ce banquet des Pieds-Gelés sans en revenir à des heures extravagantes. Ce que j'avais raison ! il est minuit trente-cinq... Sale bête. Tu vas me payer ça en rentrant.

(Elle se plonge sous les couvertures.)

Scène II

Un palier. Le gaz est éteint. Ténèbres profondes.

MONSIEUR,

qui a monté un étage de trop et qui, depuis trois quarts d'heure, s'entête à sonner à la porte d'un logement inhabité.

On ne peut pas se faire une idée comme mon logement est inconmode. C'est vrai qu'on y a une belle vue et que l'escalier est très clair... - le jour - mais c'est si bêtement distribué que c'est à peine, quand on sonne, si on entend de la chambre à coucher. Ainsi voilà une éternité que je suis là à carillonner et recarillonneras-tu : pas moyen de me faire entendre ! Faut croire que ma femme se sera endormie.

(Il sonne. Long silence.)

Rien de fait. Bon Dieu, quelle saleté de logement !...

(Bruit d'une trombe qui tambourine sur des vitres qu'on ne voit pas.)

Pleut-y ! Pleut-y !...

(Il sonne. Silence.)

Rien encore !

(Furieux)

Et dire que tout ça n'arriverait pas si mon imbécile de femme consentait à me donner la clé quand je dois rentrer tard, le soir. Mais non, Madame ne veut pas ; Madame aime mieux faire la bête !

« Tu n'as pas besoin de la clé je t'ouvrirai !!! » qu'elle me dit. « Je t'ouvrirai !!! »

(Exaspéré)

Eh ouvre-moi donc, chameau !

(Il sonne à tour de bras. La sonnette, trop violemment secouée, se détache, tombe et roule au loin, dans les échos de l'appartement vide. Consternation de Monsieur.)

Zut ! J'ai cassé la sonnette !

Scène III

La chambre conjugale.

MADAME,

le coude dans l'oreiller.

Une chose me met hors de moi c'est le sans-gêne de cet être là ! Il n'a pas la clé ; il le sait et il sait également que quand il rentrera, il faudra que je me lève pour aller lui ouvrir. Ça devrait le faire se presser. Il devrait se dire : « Ma femme m'attend pour s'endormir ; conduisons-nous en galant homme et ne la laissons pas se morfondre. » Mais ouitche ! c'est comme des pommes ! Monsieur

aime mieux faire la fête avec un tas de galvaudeux, autour d'une nappe rougie, chargée de mets et d'alcools !... Mauvaise race !... Et ça se plaint, encore, quand on se venge !

(Haussement d'épaules. Très long silence. Une heure sonne.)

Qu'est-ce qu'il peut faire ?... Qu'est-ce qu'il peut faire ? Il est une heure du matin ! Jamais il n'est rentré si tard... Ce que tu vas me payer ça !...

Scène IV

MONSIEUR,

à l'étage au-dessus ; la bouche au trou de la serrure.

Coco !... Coco !... Eh Coco !

Scène V

MADAME.

À l'étage au-dessous, ne lisant plus que d'un œil distrait.

Cochon de Coco

Scène VI

MONSIEUR,

qui vient de lancer dans la porte une demi-douzaine de coups de pieds demeurés sans effet.

Voilà ce qui sera arrivé. Comme je banquetais aux Pieds-Gelés, ma femme, embêtée de rester seule, sera allée dîner chez sa mère. et elle attend, pour en revenir, que la pluie ait cessé de tomber, car elle n'aime point prendre de voiture. Elle ne peut tarder maintenant. Je vais patienter en fumant une cigarette.

(Il roule une cigarette, sans voir, puis, tire de sa poche sa boîte de tisons, qui naturellement est vide.)

Très bien Pas une allumette !... Que la vie est bête, bon Dieu !...

(Il s'assied sur une marche, et, les ongles aux dents, attend le retour de sa femme. L'averse a cessé. Silence de tombe, où rôdent les bourdonnements de la nuit. Un quart d'heure s'écoule. Un siècle.)

Je donnerais bien vingt sous pour être dans mon lit.

(Nouveau silence. Nouveau quart d'heure. Nouveau siècle.)

Avec ça, j'ai une envie de pisser

(Encore le silence. Brusquement l'horloge d'une église lointaine sonne deux heures et aussitôt, dans la nuit de l'escalier, c'es la gaité d'une foule de petites pendules qui sonnent deux heures, elles aussi. Un coucou les chante on ne sait où, mélancolique, dans les hauteurs dans mansardes.)

Je comprends qu'on soit économe, mais vraiment ma femme est trop pingre...elle aurait pu prendre une voiture.

(Le quart. Monsieur s'impatiente :)

Oh !

(La demie. Monsieur s'étonne :)

Ah !

(Les trois quarts. Monsieur s'inquiète :)

Ce n'est pas possible ; il est arrivé un malheur !...Eh oui ! parbleu ça ne fait plus l'ombre d'un doute !... Elle aura fait une mauvaise rencontre... quelque souteneur qui l'aura assommée, fichue ensuite à la rivière. Bon Dieu de bon Dieu, je parie quelle est dans le canal !...

(Trois heures.)

Scène VII

MADAME.

Trois heures !!! Ah bien, non ; ça, c'est trop !...

(Elle se soulève dans son lit, et, la main étendue dans le vide:)

Tu seras cocu, mon ami

Scène VIII

MONSIEUR,

Éploré, dans la nuit.

Quand il fera jour, j'irai à la Morgue.

UN COUP DE FUSIL

Petite salle à manger bourgeoise. Au-dessus du couvert dressé et du potage déjà servi dans les assiettes, la lampe brûle dans sa suspension. Madame, très agacée, va, vient, se lève, se rassied, se relève, va, de la porte à la fenêtre et de la fenêtre à la pendule.

Soudain la porte s'ouvre. Paraît Monsieur.

MADAME.

Sept heures vingt ! - Tu n'es pas honteux, de rentrer dîner à de telles heures ? Tu t'es encore attardé à ta saleté de brasserie, à jouer ta saleté de manille, avec tes saletés d'amis, tas de bohémiens répugnants, qui se gobergent à ton compte et se fichent de toi, le dos tourné.

MONSIEUR,

pâle et défait.

Tais-toi ! Ah ! Tais-toi, je t'en prie... ne dis pas cela (Il se laisse tomber sur un siège.)

MADAME,

étonnée et vaguement inquiète.

Ah, çà ! Mais...

(s'approchant de lui.)

Tu n'es pas malade ?

MONSIEUR,

d'une voix faible.

Donne-moi un verre d'eau.

(Madame, effrayée, apporte la carafe.)

MONSIEUR,

après avoir bu.

Merci. (Serrant la main de sa femme avec une effusion émue.) Ma pauvre chère !... ma pauvre chère !... Ah ! j'ai bien cru que je ne te reverrais jamais, va !

MADAME,

aux cent coups.

Tu me fait mourir d'inquiétude ! Il t'est arrivé quelque chose ? Tu as couru quelque danger ?

MONSIEUR,

d'une voix à peine perceptible.

J'ai reçu un coup de fusil.

MADAME.

Un coup de... ! Ah ! Seigneur ! Dis-moi tout ! je veux savoir la vérité. Oh ! je suis forte devant le malheur. (Le tâtant sur toutes les coutures.) Tu es blessé ?

MONSIEUR.

Non... Je ne crois pas. Seulement, tu sais ce que c'est... la surprise... les nerfs... j'en suis encore malade d'émotion. - Redonne-moi un verre d'eau, veux-tu ?

(Madame s'empresse.

Il boit.

Sur le cristal ses dents font un bruit de castagnettes).

MADAME.

Et où cela t'est-il arrivé, mon chérie ?

MONSIEUR,

qui s'interrompt de boire.

Dans le tramway.

(Il achève son verre.)

MADAME,

stupéfaite.

Comment dans le tramway ! Tu as reçu un coup de fusil dans le tramway

MONSIEUR.

Oui.

MADAME.

Mais c'est insensé ! C'est à peine croyable !

MONSIEUR.

Croyable ou non, il en est ainsi cependant.

MADAME.

Et qui est l'infâme ?...

MONSIEUR.

Le chasseur, parbleu ! *(Il se dresse, pris d'une rage subite.)* Le chasseur ! l'éternel chasseur !! l'indispensable chasseur, plaie de ce siècle pourri !!! Qui nous dépoisonnera du chasseur, grand Dieu *(Il lève les mains au ciel.)* Et puis d'abord, je te le demande, de quel droit ces gens-là errent-ils par les rues avec des armes à longue portée, alors qu'on m'arrêterait, moi, si je me hasardais à mettre le pied dehors avec un méchant revolver de six francs dans la poche de ma redingote ? C'est une honte, je te dis, c'est une véritable honte ! Tiens, donne-moi un troisième verre d'eau car le sang me monte à la tête. Je finirais par attraper une congestion.

MADAME,

après qu'il a bu.

Voyons, calme-toi, je t'en supplie, et conte-moi la chose en détail !

MONSIEUR.

Eh bien voilà. M'étant attardé, en effet, à perdre un certain nombre de consommations et avide d'éviter tes éternels reproches, j'avais pris place sur la plate-forme du tramway Bastille-Porte-Rapp. A la hauteur de Saint-Germain-des-Près, des « Psst ! Psst ! » désespérés attirèrent mon attention, mais non point celle du conducteur, lequel discutait courses, tuyaux et performances avec un garçon pâtissier que surplombait un croque-en-bouche. Je me retournai aussitôt et vis un gros bougre essoufflé qui, les mains tendues en avant, galopait derrière la voiture avec l'espoir de l'attraper. Il avait des guêtres de cuir et une veste à boutons de métal ; la crosse du fusil à deux coups qu'il portait en bandoulière battait la mesure sur ses fesses culottées d'un velours à raies. Et je songeais : « Y a-t-il des gens qui sont bêtes ! Voilà pourtant un gros fourneau qui pense rattraper des chevaux à la course ! Ah l'imbécilité humaine est un bien curieux spectacle !... »

MADAME.

Tu aurais peut-être mieux fait de prévenir le conducteur ; ça aurait été plus charitable.

MONSIEUR.

Tiens, est-ce que ça me regardait, moi ! - A ce moment, d'ailleurs, et j'en demeurai ébahi, l'homme parvint d'un suprême effort à sauter sur le marchepied. La force acquise le projetant en avant, il pénétra ainsi qu'une flèche à l'intérieur du tramway, tandis que moi-même, précipitamment, je me rejetai en arrière, non sans avoir eu le nez heurté du bout brinquebalé de son arme !

MADAME,

anxieuse.

Et après ?

MONSIEUR.

Quoi et après ?

MADAME,

Ahurie.

C'est tout ?

MONSIEUR,

vexé.

Alors non ! Tu ne comprends pas qu'elle eût pu être chargée, cette arme ? que chargée, elle eût pu partir ? que, partant, elle eût pu me ravager la face, me priver de l'usage si précieux de mes yeux ? (*Ironique*). Ah que voilà donc bien les femmes ! Sans doute il eût fallu, sale bête, pour que tu daignasses t'émouvoir, que l'on me rapportât infirme, estropié à tout jamais, sur un brancard municipal !

MADAME,

Hors de soi.

Non, jamais, depuis que le monde est monde, on n'eut exemple d'une stupidité plus grande, d'une plus écœurante poltronnerie ! Ainsi, voilà un idiot qui rentre chez lui dans l'état que vous savez, avale deux litres d'eau, me tourne les sangs, m'affole, et tout ça parce qu'un chasseur lui a, du canon de son fusil, effleuré le nez au passage !

MONSIEUR.

Du canon... Au fait, mais c'est vrai (*Il se trouble, pâlit, roule des yeux hagards.*) Ce n'est pas un coup de fusil que j'ai reçu... (*Avec éclat.*) C'est un coup de canon !!! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Eh bien ! je l'ai échappée belle ! J'ai reçu un coup de canon dans le tramway de la Porte-Rapp !! Ah ! Ah ! Ah ! de l'eau !.... Je m'évanouis !... De l'eau, donc ! De l'eau (*Au songer du péril couru, Monsieur tombe en défaillance.*)

LE PETIT MALADE

LE MÉDECIN,

le chapeau à la main.

C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade ?

MADAME.

C'est ici. Docteur ; entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figurez-vous, ce pauvre mignon, (je ne sais pas comment ça se fait), depuis ce matin tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN.

Il tombe !

MADAME.

Tout le temps, oui, docteur.

LE MÉDECIN.

Par terre ?

MADAME.

Par terre.

LE MÉDECIN.

C'est étrange, cela. Quel âge a-t-il ?

MADAME.

Quatre ans et demi.

LE MÉDECIN.

Quand le diable y serait, on tient sur ses jambes, à cet âge-là !...- Et comment ça lui a-t-il pris ?

MADAME.

Je n'y comprends rien, je vous dis. Il était très bien hier soir et il trottait comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour le lever, comme j'ai l'habitude de faire. Je lui enfile ses bas, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses jambes. Pouf ! il tombe !

LE MÉDECIN.

Un faux pas, peut-être.

MADAME.

Attendez !... Je me précipite ; je le relève... Pouf ! il tombe une seconde fois. Etonnée, je le relève encore... Pouf ! par terre ! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur (je vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait), depuis ce matin, tout le temps il tombe.

LE MÉDECIN.

Voilà qui tient du merveilleux. Je puis voir le petit malade ?

MADAME.

Sans doute.

(Elle sort, puis reparaît tenant dans ses bras le gamin.

Celui-ci arbore sur ses joues les couleurs d'une extravagante bonne santé. Il est vêtu d'un pantalon et d'une blouse lâche, empesée de confitures séchées.)

LE MÉDECIN.

Il est superbe, cet enfant-là ! Mettez-le à terre, je vous prie.

(La mère obéit. L'enfant tombe.)

LE MÉDECIN.

Encore une fois, s'il vous plaît.

(Même jeu que ci-dessus. L'enfant tombe.)

MADAME.

Encore.

(Troisième mise sur pieds, immédiatement suivie de chute du petit malade qui tombe tout le temps.)

LE MÉDECIN,

rêveur.

C'est inouï.

(Au petit malade, que soutient sa mère sous les bras.)

Dis-moi, mon petit ami, tu as du bobo quelque part ?

TOTO.

Non, monsieur.

LE MÉDECIN.

Tu n'as pas mal à la tête ?

TOTO.

Non, monsieur.

LE MÉDECIN.

Cette nuit, tu as bien dormi ?

TOTO.

Oui, monsieur.

LE MÉDECIN.

Et tu as appétit, ce matin ? mangerais-tu volontiers une petite sousoupe ?

TOTO.

Oui, monsieur.

LE MÉDECIN.

Parfaitement. *(Compétent.)* C'est de la paralysie.

MADAME.

De la para !... Ah Dieu

(Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.)

LE MÉDECIN.

Hélas oui, madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs vous allez voir vous-même que les chairs du petit malade sont frappées d'insensibilité absolue.

(Tout en parlant, il s'est approché du gamin et il s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coup)

Ah ça mais... ah ça mais... ah ça mais...

(Puis éclatant)

Eh sacrédié, madame, qu'est-ce que vous venez me chanter, avec votre paralysie ?

MADAME.

Mais, docteur...

LE MÉDECIN.

Je le crois tonnerre de Dieu bien qu'il ne puisse tenir sur ses pieds... vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe du pantalon

INVITE MONSIEUR À DINER !

MONSIEUR,

son chapeau sur la tête.

Hé bien, je file. Si on vient pour le gaz, tu diras que j'irai payer. Ah ! il est également à craindre que l'on vienne de chez Dufayel ; tu diras qu'on repasse demain ou samedi... dans quelques jours, quoi !... Cré saleté de purée ! quand est-ce donc que ça finira ?...J'ai écrit à Ferdinand pour lui emprunter dix louis, mais je doute que ça réussisse. Enfin ! Au revoir. (A l'enfant, qui s'amuse dans un coin, avec un bouchon.) Tu seras bien sage, hein, Toto, pendant que je serai sorti ?

TOTO.

Oui, j's'rai sage.

MONSIEUR.

T'auras du bonbon.

TOTO.

Pour combien ?

MONSIEUR.

Pour 100 000 francs. - Cré saleté de purée.

(Il sort. Madame et Toto restent seuls. Soudain : coup de sonnette. Apparition de l'homme qui vient pour le gaz.)

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ.

Madame, je viens pour le gaz.

MADAME.

faussement désolée.

Mon Dieu que c'est contrariant. Juste mon mari sort d'ici et il a emporté les clefs. On passera payer.

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ.

On passera payer !V'là huit fois qu'vous me la faites, celle-là, je commence à la connaître.

MADAME.

Mais...

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ.

Il n'y a pas de mais ! Je vous dis que vous devez 60 mètres et que la compagnie en a plein le dos. Qu'est-ce qui m'a fichu des bohèmes comme ça, qui ne veulent pas payer ce qu'ils doivent et qui disent tout le temps : « On passera ». Quand on n'a pas le moyen d'avoir le gaz chez soi, on fait comme moi on brule de la chandelle. En voilà encore des crasseux.

MADAME,

suffoquée.

Vous êtes un... *(A l'enfant qui ne cesse de répéter : « Maman ! En la tirant par sa jupe.)* Quoi ?

TOTO.

Invite monsieur à dîner.

MADAME.

Tu m'ennuies !... Quant à vous, vous vous êtes un malotru

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ.

Ah c'est comme ça ? Des gros mots et pas de galette ? Eh bien je vous ferai couper la conduite !

MADAME,

ironique.

Vous me ferez couper la conduite, vous ?

L'HOMME QUI VIENT POUR LE GAZ.

Oui, moi ! Je vous la ferai couper, la conduite.

MADAME.

Ah ! La la !

(Discussion violente. On entend : Malappris. - Vous êtes une idiote. - ... le dirai à mon mari. - Votre mari, je l'ai quelque part, etc., etc., le tout dominé par la voix aiguë de l'affreux même qui braille à tue-tête : « invite donc monsieur à dîner ! Invite donc monsieur à dîner (« A la fin, mot énorme, suivi de la disparition de l'homme venu pour le gaz).

MADAME.

A nous deux, maintenant. Ah ça, est-ce que tu perds la tête, d'inviter ce voyou à dîner ? Et puis d'abord de quoi te mêles-tu ? Est-ce que je t'ai chargé de faire les invitations ?

TOTO.

Non.

MADAME.

Eh bien alors ?

TOTO.

J'aime bien quand on invite du monde. Quand y a q'toi et papa à dîner, je m'embête,

MADAME.

Tais-toi ! Va jouer avec ton bouchon, ça vaudra mieux.

Courte scène muette, puis nouveau coup de sonnette. Apparition de l'homme qui vient pour Dufayel.

L'HOMME QUI VIENT POUR DUFAYEL.

Madame, je viens pour Dufayel.

MADAME.

Mon mari est sorti, monsieur. Revenez dans quelques jours.

L'HOMME QUI VIENT POUR DUFAYEL.

Encore !

MADAME.

Mais..

L'HOMME QUI VIENT POUR DUFAYEL.

Vous vous foutez de moi, à la fin ! Quatorze fois que vous me faites revenir, pour un misérable versement de 40 sous ! Croyez-vous que j'achète des chaussures pour en user les semelles à grimper vos sales escaliers ?

MADAME.

Mes sales escaliers !

L'HOMME QUI VIENT POUR DUFAYEL.

Oui, vos sales escaliers.

MADAME.

Brute !

L'HOMME QUI VIENT POUR DUFAYEL.

Rosse !

MADAME.

Insolent !

L'HOMME QUI VIENT POUR DUFAYEL.

Chameau !

TOTO.

Invite donc monsieur à dîner.

L'HOMME QUI VIENT POUR DUFAYEL.

On n'a pas idée d'un sale monde pareil !

MADAME.

C'est vous qui êtes un sale monde.

L'HOMME QUI VIENT POUR DUFAYEL.

Ah ! C'est moi qui suis un sale monde ? Hé bien je vais vous faire flanquer les huissiers au derrière.

TOTO.

Maman ! Invite le donc à dîner, le monsieur.

(La dispute dégénère en semi-pugilat. Echange d'injures formidables ; vague poussée de part et d'autre. Toto insiste et hurle pour qu'on garde à dîner l'homme de chez Dufayel, qui enfin disparaît.)

MADAME,

hors d'elle.

Toi ! La prochaine fois que tu te permettras d'inviter les gens à dîner, je te flanquerai une fessée que le derrière t'en saignera !!!

(Seconde scène muette, puis : troisième coup de sonnette. Apparition de Ferdinand).

MADAME.

Ferdinand !

FERDINAND.

Eh oui, c'est moi. J'ai reçu la lettre d'Émile et je me hâte d'apporter la petite somme.

MADAME,

éblouie.

Ferdinand !... Ah Ferdinand ! vous êtes un véritable ami... Vous aller dîner avec nous.

TOTO,

terrifié.

Ne dîne pas, monsieur ! ne dîne pas !... Maman a dit que si tu restais à dîner, elle me ficherait une fessée jusqu'à ce que le derrière m'en saigne

PREMIER EN ANGLAIS

TOTO.

- Moi, comme j'ai été le premier en anglais. maman a dit comme ça « Comme cet enfant, qu'elle a dit, a été le premier en anglais, pendant les vacances de Pâques, on le mènera voir la comédie puisqu'il a été le premier en anglais. »

- Ah !

- Oui. Alors papa est allé louer des places. Ça fait qu'il a rentré mardi en disant « Je viens de louer des places » - « Pour où que tu as loué des places ? » qu'a dit maman. Papa a dit qu'il avait loué des places pour aller au Théâtre-Français voir jouer *Le Supplice d'une femme*. Alors, maman s'a fichu en colère ; elle a dit que papa était un imbécile et qu'il ne faisait que des bêtises.

- Ah ?

- Oui. Elle criait : « Est-ce que tu perds la tête, de mener cet enfant à une pièce pareille ? Tu veux donc lui donner des mauvaises idées ? » Et papa baissait le nez parce qu'il ne savait pas quoi répondre. A la fin, maman a dit que papa ne savait pas ce qu'il faisait, mais quelle aimait encore mieux que j'aie de mauvaises idées que de laisser perdre des places qui avaient coûté vingt-cinq francs. Alors on a été tout de même voir jouer *Le Supplice d'une femme*.

- Ah !

- Oui. En voilà une pièce qu'est bête !...mon vieux, on n'y comprend rien. C'est rien que des gens qui parlent à tort et à travers et qui disent tout ce qui leur passe par la tête. T'as jamais rien vu de plus bête. Et tout le temps maman me disait : « N'écoute pas ce qu'ils disent, Toto : c'est des mensonges » ; et elle disait à papa « Il faut être aussi fou que tu l'es pour avoir amené cet enfant à une pièce aussi immorale. » A la fin, on a rentré et maman a dit comme ça : « Je ne veux pas que cet enfant reste sous le coup de mauvaises idées ; demain soir, on ira voir jouer *La Chatte Blanche*. »

- Ah ?

- Oui. Ça fait que le lendemain on a été au Châtelet. Mon vieux, c'est ça qui est rupin ! Pour sûr. alors, c'est rupin !... Si tu savais !... (*Les yeux hors de la tête.*) Mon vieux, il y a des dames toutes nues !...c'est joli !... On voit tous leurs estomacs. A un moment, y en a qui dansent ; des fois elle relèvent leurs jupes et elles font voir leurs derrières. Tu ne peux pas te faire une idée comme c'est chic !... Cré nom, j'ai rudement rigolé ! Maman aussi. Tout le temps elle disait « Tu t'amuses, Toto ? » et elle disait à papa « Hein ? Voilà un vrai spectacle à faire voir à des enfants. Au moins, ça ne leur donne pas de mauvaises idées ! » Je serais toi, je dirais à ta mère de te mener voir *La Chatte Blanche*. C'est pas comme *Le Supplice d'une femme* où on ne sait pas ce que ça veut dire. On comprend, mon vieux !... On comprend...

LE NEZ DU GÉNÉRAL SUIF

Scène I

MADAME.

Ecoute, Toto. Tu sais que ce soir nous donnons un grand dîner. Nous aurons pas mal de personnes et notamment le général Suif, qui a eu le nez enlevé d'un coup de sabre, au Tonkin. Or, comme tu ne manquerais pas de t'écrier : « oh!c'nez ! » en apercevant le général, Toto, je te préviens d'une chose si tu dis un mot, un seul mot relativement au nez du général Suif, c'est à moi que tu auras affaire. Sous aucun prétexte, Toto, tu ne parleras du nez du général Suif, ou tu auras une telle fessée que le derrière t'en saignera.

TOTO.

Bah tu dis toujours la même chose, et, à la fin du compte, ça ne saigne jamais.

MADAME.

Ça ne saigne jamais ?... Eh bien, parles-en un petit peu, du nez du général Suif ; tu verras si ça saignera.

TOTO.

C'est bon, c'est bon : j'en parlerai pas.

MADAME.

C'est que je te connais, beau masque... Tu es malfaisant par excellence et pour le plaisir de l'être...à ce point qu'on n'a jamais vu un enfant plus insupportable. Tiens, l'autre jour, quand les Kusseck sont venus dîner, est-ce que tu n'as pas inventé de te faufiler dans la salle à manger un peu avant qu'on se mette à table, et, comme il y avait des cerises pour le dessert, d'en retirer tous les noyaux avec tes doigts !

TOTO.

Tu ne me l'avais pas défendu.

MADAME.

Défendu ! Pouvais-je supposer que tu serais assez dégoûtant pour aller enlever tous les noyaux des cerises ? Et il y a quinze jours, Toto, quand le chef de bureau de ton père est venu déjeuner chez nous, te rappelles-tu ce que tu as fait ?

TOTO.

La fois que j'ai vidé le pain et que j'en ai retiré toute la mie ?

LA MÈRE.

Où, et que tu as pelé les pêches. Je m'en souviendrai de celle-là Des pêches superbes que j'avais bien payées trois sous pièce, s'il vous plaît et artistement disposées, au beau milieu de la table, dans un compotier de cristal !... C'est très bien, nous entrons dans la salle à manger, et au lieu de mes pêches, qu'est-ce que je vois ?... des espèces de globes jaunâtres, qui transparaient comme des pieds ! (*Amère*) Monsieur avait profité de ce que je ne le voyais pas, pour s'en venir peler les pêches !

TOTO.

Je croyais bien faire. Je pensais que le chef de bureau allait dire « A la bonne heure ! Il est gentil, ce petit garçon ! Il a pelé les pêches lui-même, afin d'épargner de la peine aux invités.

LA MÈRE.

Tu es un petit cochon, voilà tout ce que tu es. Et puis, parle un petit peu, Toto, parles en un petit peu, pour voir, du nez au général Suif !!!

TOTO.

Quand je te dis que j'en parlerai pas.

Scène II

On est à table.

Fin de repas.

Nombreux convives. Le général Suif occupe la place d'honneur, près de la maîtresse de la maison. Ventre opulent, moustache puissante, rosette d'officier de la Légion d'honneur, mais absence complète de toute espère de nez. Toto a été très convenable ; de tout le repas, il n'a, cet enfant, soufflé mot : il s'est borné à fixer de ses yeux intrigués et inquiets le nez du général Suif.

On apprête le café, que l'on verse.

Soudain, au milieu du recueillement qui accompagne cette opération :

TOTO.

D'une voix éclatante.

Mais maman, j'peux pas en parler, du nez du général Suif puisqu'il n'en a pas.

MONSIEUR FÉLIX

Scène première

La chambre étroite et close dont parle le poète.

La pendule marque neuf heures.

À droite de la cheminée, où un feu de charbon de terre siffle comme un nez pris, – selon l'expression de Jules Renard, – Monsieur, les semelles montrées à la flamme, se cure les dents avec une épingle à chapeau en lisant dans Le Soir la Séance du Parlement.

En face de lui, sa femme brode à la clarté de la lampe. Par terre, entre eux, le jeune Toto joue à faire voir son derrière.

Silence prolongé. C'est l'intimité douce et calme des ménages étroitement unis.

Soudain coup de sonnette.

MONSIEUR,

absorbé par sa lecture.

Bon ! Qui est ce qui vient nous raser ?

MADAME.

Neuf heures, ce ne peut être que Félix.

TOTO,

au comble de la joie.

On a sonné !! On a sonné ! On a sonné !

MONSIEUR,

Hé ! ne danse donc pas comme ça ; tu nous donnes le mal de mer.

(A la bonne qui apparaît.)

Qui est-ce ?

LA BONNE.

C'est M. Félix.

MONSIEUR,

Encore !... Ah ! Ça, ce bougre-là passe sa vie ici !

MADAME,

les yeux penchés sur son ouvrage.

Le fait est...

MONSIEUR,

Comment le fait est ?... Nous sommes jeudi, ça fait la cinquième fois qu'il vient nous em... depuis le commencement de la semaine, et tu trouves que le fait est ?

MADAME.

Puisque je suis de ton avis.

MONSIEUR,

Zut !

MADAME.

Ne t'excite donc pas.

MONSIEUR,
Tu m'embêtes !

MADAME.
Résignée.
Bien.

MONSIEUR,
Et lui aussi, il m'embête ! Vous m'embêtez tous les deux !

Effaré, Toto, d'abord muet, donne brusquement un libre cours aux sentiments de terreur qui l'agitent. Son jeune visage se déchire comme le fond d'une culotte trop mûre. La pièce s'emplit de hurlements.

MADAME.
Tu vois, avec tes colères ? Tu fais pleurer le petit, voilà tout ce que tu fais.

MONSIEUR,
qui s'est levé et qui fiévreusement, va et vient.
C'est insensé, ça, aussi, ne de plus pouvoir être chez soi ! Je suis de là, les pieds au feu, à goûter la paix de mon foyer en lisant le compte rendu de la Chambre ; je me dis : « Un tel a bien parlé ou « Le cabinet est fichu ! » ou « Gare à l'interpellation ! », enfin, je pense, quoi ; je réfléchis. Bon ! on sonne ; c'est M. Félix ! (*Hors de lui.*) Et encore M. Félix !... Et toujours M. Félix !... Alors, quoi ? je n'ai plus qu'à en prendre mon parti et à perdre toute espérance. C'est la condamnation à perpétuité ?

MADAME.
Ce garçon est excusable. Il a si peu de relations !

MONSIEUR.
C'est le dernier des goujats !

MADAME,
conciliante.
Mais non.

MONSIEUR,
Et des mufles !

MADAME.
Tu exagères.

MONSIEUR,
On n'est pas fourré chez les gens depuis le jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre, ou on est le dernier des mufles ; voilà la loi et les prophètes. Tu m'embêtes, encore une fois. Quant à ce monsieur, je ne veux plus en entendre parler !
(*A la bonne.*)
Vous avez dit que j'étais là ?

LA BONNE.
Mon Dieu, je l'ai dit sans le dire. J'ai dit... J'ai dit...

MONSIEUR.
Oui, enfin, tranchons le mot, vous êtes une idiote.

LA BONNE.
Une idiote ?

MONSIEUR.

Vous n'êtes pas contente ? La porte est là, ma fille, et le tramway passe devant. Qu'est-ce qui m'a bâti une buse pareille, qui coûte trente-cinq francs par mois et qui a encore le toupet d'élever des réclamations ? (*La Bonne tente de placer un mot*). Assez ! Fichez-moi la paix ! (*A Madame.*) Je vais passer dans le salon. Toi, tu vas me faire le plaisir de recevoir M. Félix.

MADAME.

Bien.

TOTO.

Moi aussi, j'irai dans le salon ! Moi aussi, j'irai dans le salon !

MONSIEUR.

Tu l'expédieras en cinq secs...

TOTO.

Je veux y aller avec papa ! Je veux y aller avec papa !

MONSIEUR,

...et tu lui feras comprendre.

TOTO.

Je veux y aller tout de suite ! Je veux y aller à l'instant même !

MONSIEUR,

Veux-tu te taire, tonnerre de Dieu ! (*A Octavie*)... tu lui feras comprendre que ses visites commencent à devenir trop fréquentes. Et puis tu sais, inutile de prendre des gants ; on ne se gêne pas avec des mufles.

MADAME.

Et s'il me demande où tu es ?

MONSIEUR.

Tu diras que tu n'en sais rien.

TOTO.

Quand est-ce qu'on va y aller, dis, papa, dans le salon ?

MONSIEUR,

Mon Dieu que cet enfant m'agace (*À Toto.*) Tiens, file !

(*Sortant, précédé de Toto, par une porte dérobée.*)

Cinq visites !... Cinq !... Cinq en cinq jours !... J'ai vu des gens avoir du culot, mais pas dans ces proportions-là

Exit.

Madame reste seule.

MADAME.

Faites entrer, Victoire.

Disparition de la bonne. Un temps, puis :

Scène II

M. FÉLIX,

surgissant dans le cadre de la porte ouverte.

Madame, Monsieur !... (*Il s'incline jusqu'à terre.*) J'étais de passage dans le quartier ; je n'ai pu résister au désir de monter prendre de vos nouvelles.

MADAME.

Ce n'est pas la peine ; il n'y est pas. (*Les bras écartés.*) Mon Félix !

M. FÉLIX.
Mon Octavie !

MADAME.
Mon amour !

M. FÉLIX
Ma bien-aimée !
Ils s'embrassent éperdument.

Scène III

Le salon, lugubre et glacial, où s'est réfugié Monsieur. Une bougie brûle à ras de bobèche à l'une des appliques du piano, jetant plus d'ombres que de lumière. Les meubles sont revêtus de housses. La trappe de la cheminée, levée, révèle unâtre vierge de souillures, pareil dans son cadre de cuivre, à la scène d'un petit théâtre dont on aurait enlevé les décors. Une pluie abondante fouette les vitres.

MONSIEUR,
assis sur le canapé.
Ah ! Ça, il ne va pas foutre le camp

TOTO.
J'ai froid.

MONSIEUR.
Personne ne t'en empêche.

TOTO.
Ah 'Et toi, dis papa, t'as chaud ?

MONSIEUR.
A croire que je suis au bain de vapeur !...C'est au point que si ça continue, je vais attraper une congestion. (*Il se lève, va au piano et y allume une cigarette.*) A vrai dire, ce M. Félix, qui est déjà le dernier des goujats, serait aussi le dernier des crétins si ma femme n'était encore plus bête que lui. Mais la stupidité de Coco est sans bornes et sa niaiserie défie toute comparaison. Quelle vie ! (*Dix heures sonnent à une église lointaine.*)
Quand on pense que, depuis une heure, elle subit la conversation de ce Jocrisse, de ce niais, de cet imbécile, et qu'elle n'a pas encore trouvé le moyen de se débarrasser de lui !...Croyez-vous qu'elle en a une couche !
Il hausse les épaules et ricane.

TOTO.
Je m'embête.

MONSIEUR.
Tu en as le droit.

TOTO.
Ah !... Et toi, papa, tu t'amuses ?

MONSIEUR.
Comme une petite folle, tout bonnement.
(Il éternue.)

Un bouffon manquait à cette fête. Serviteur au rhume de cerveau ! Ah ! on pourra dire ce qu'on voudra et philosopher à perte de vue on ne fera jamais que femme ne soit la subalterne de l'homme! Race inférieure ! Tas de bonnes à rien! Je vous demande un peu s'il y a du bon sens à se

laisser canuler une heure par un idiot, quand il serait si simple de lui dire « Je serai franche ; vous nous rasez ; Monsieur Félix. Restez chez vous et fichez-nous la paix. » Enfin, voyons ?...

(Il éternue.)

Ça y est! c'est le coryza lui-même.

(S'emportant bruyamment.)

Oh ! mais non, en voilà assez ! J'en ai plein le dos à la fin ! - Ecoute voir un peu, Toto.

(Toto s'approche.)

Ôte tes souliers.

TOTO.

Faut que j'ôte mes souliers ?

MONSIEUR.

Oui.

TOTO.

Pourquoi ?

MONSIEUR.

Ôte tes souliers, que je te dis.

(Toto enlève ses souliers.)

Bon. Maintenant, fais bien attention. Tu vas aller sur la pointe du pied écouter à travers la porte ce que disent M. Félix et ta maman, et tu viendras me le rapporter.

TOTO.

J'aurai deux sous. ?

MONSIEUR.

Oui, t'auras deux sous.

TOTO.

Chic !...J'y vais !

Il sort sans bruit.

Long temps.

Monsieur, qui s'impatiente, exécute, par les diagonales du salon, une promenade de lion en cage.

Au dehors, la pluie redouble. L'horloge de l'église voisine sonne le quart après dix heures.

Enfin, apparition du jeune Toto.

MONSIEUR.

Ah ! Te voilà enfin... Eh Bien ?

TOTO,

mystérieux.

Tu ne sais pas ? Y a M. Félix qui veut faire caca par terre.

MONSIEUR,

ahuri.

Comment faire caca, par terre !...

TOTO.

Oui !... J'ai écouté à la porte et j'ai très bien entendu. Il disait comme ça à maman qu'il allait retirer sa culotte. - Faut croire, des fois, qu'il a envie.

FIN